

L'INSULARITÉ
DANS LA PENSÉE GRECQUE

Unité de Recherche Associée au CNRS 0338
Analyse des Formations Sociales de l'Antiquité

ISBN 2 251 60446 4

CENTRE DE RECHERCHES D'HISTOIRE ANCIENNE

VOLUME 106

SYLVIE VILATTE

L'INSULARITÉ
DANS LA PENSÉE GRECQUE

Annales littéraires de l'Université de Besançon, 446
Diffusé par Les Belles Lettres, 95 Boulevard Raspail - 75006 PARIS
1991

à Pierre Lévêque

INTRODUCTION

Il peut paraître paradoxal de proposer une étude sur l'insularité dans la pensée grecque, si l'on considère que le terme "insularité" n'a pas existé dans la langue grecque ancienne. Les Hellènes connaissaient *nèsos*, île, substantif dont l'origine n'est pas déterminée avec certitude. A partir de ce terme, ils formèrent des composés qui intéresseront cette étude : par exemple *Péloponnèsos* ou *Chersonèsos*, péninsule. Toutefois, ils créèrent aussi le dérivé *nèsiôtès (-tis)*, "habitant d'une île, qui se trouve sur une île", et l'adjectif *nèsiôtikos*, "qui concerne les habitants d'une île" et souvent "qui concerne une île". Il existe également dans la langue grecque ancienne un antonyme de *nèsos* : *èpeiros*, "rivage" par opposition à la mer, "terre ferme" et enfin "continent". Les Grecs créèrent encore l'adjectif ou substantif *èpeirôtès (-tis)*, "de la terre ferme", en particulier l'habitant de la terre ferme, plus spécialement de l'Asie Mineure ou de la Grèce du Nord-Ouest, et l'adjectif *èpeirôtikos*, ou le verbe *èpeiroomai* : "être rattaché au continent" (1). Mais, apparemment aucun terme pour désigner le concept d'insularité.

Celui-ci a aussi son histoire dans la langue française. Si le mot *île*, du latin *insula*, appartient à l'évolution générale du latin vers le français, l'adjectif et le substantif "insulaire" relèvent de la langue savante, le premier apparaissant en 1516, le second en 1559. Le concept d'*insularité* est encore plus tardif ; en 1838, le terme, créé par des naturalistes à partir des travaux du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, est introduit dans la langue française (2). Quant à l'antonyme *continent*, il est utilisé au XVII^e siècle, tandis que le XVIII^e siècle fait naître l'adjectif *continental*, le concept de *continentalité* demeurant d'un usage très restreint : de préférence celui de la science des climats. En somme, la comparaison est à l'avantage de la Grèce ancienne : les premiers textes connus, ceux de la poésie homérique, héritière de la tradition orale, connaissent les notions d'île et de continent.

Si le terme d'*insularité* manque au vocabulaire grec, cela ne veut pas dire que le concept était ignoré. En effet, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui font une utilisation abondante des deux termes *nèsos* et *èpeiros*, se servaient, pour chanter l'une la colère d'Achille, l'autre les aventures du retour d'Ulysse, le maître de

multiples ruses, d'un héritage mythique qui relève de ce que Cl. Lévi-Strauss a appelé la "pensée sauvage". Or, comme le démontre cet auteur, la pensée mythique possède une voie d'accès au concept qui lui est propre ; "...un intermédiaire existe entre l'image et le concept : c'est le signe, puisqu'on peut toujours le définir, de la façon inaugurée par Saussure à propos de cette catégorie particulière que forment les signes linguistiques, comme un lien entre une image et un concept, qui, dans l'union ainsi réalisée, jouent respectivement les rôles de signifiant et de signifié. Comme l'image, le signe est un être concret, mais il ressemble au concept par son pouvoir référentiel" (3). Ainsi les Grecs ont-ils approché le concept d'insularité par des signes qui furent l'*omphalos*, c'est-à-dire le nombril, le bouclier ou la coupe. Ces signes furent des images de l'insularité. En effet, selon Cl. Lévi-Strauss : "L'image ne peut pas être idée, mais elle peut jouer le rôle de signe, ou, plus exactement, cohabiter avec l'idée dans le signe". Et l'auteur d'ajouter plus loin : "La pensée mythique, bien qu'engluée dans les images, ...travaille à coups d'analogies et de rapprochements". Le concept d'insularité procède donc pour le Grec d'une série d'images qui ont entre elles des liens d'analogie : l'île, le nombril, le bouclier, la coupe. Dès lors, on peut assigner à ces analogies la fonction que possède le concept *insularité* dans notre langue, c'est-à-dire "configuration, état d'un pays composé d'une ou plusieurs îles, par extension : caractère de ce qui est insulaire" (4).

Or, l'historiographie française, en la personne de L. Febvre, s'était attachée à définir le concept d'insularité, en réaction contre une interprétation animée par un déterminisme géographique excessif, reposant sur trois principes immuables : en tant que "tour de côtes ou circuit de rivages", l'île représente "le cas typique d'un habitat littoral parfait" ; l'île est "une surface terrestre sur laquelle jouent souverainement les influences de la mer" ; "à cause de sa situation maritime" l'île est "un domaine voué à l'isolement et à toutes ses conséquences" (5). L'historien montra donc que les Péloponnésiens dans leur presqu'île ne furent pas des marins et des commerçants prompts à rompre leur isolement, que l'Angleterre n'affirma son goût pour les choses de la mer que sous Elisabeth I et que l'unité de l'espace insulaire n'est pas forcément le gage d'une unité politique. Il n'existe pas plus un "caractère" des peuples insulaires qui se distinguerait du caractère des peuples continentaux. L. Febvre fut suivi dans cette voie par le géographe J. Blache qui présenta un bilan nuancé des

aspects insulaires et mit en évidence les émotions esthétiques procurées par l'insularité aux hommes : "les plus belles aventures que les hommes aiment à se raconter ont des îles pour théâtre, d'Ulysse à Robinson" ; sans les îles "la Terre serait comme une forêt sans oiseaux" (6). Point de vue remarquable ; pour les Grecs, on le verra au cours de cette étude, l'insularité est intrinsèquement liée à la beauté : celle de la poésie qui dépeint au chant XVIII de l'*Illiade* le bouclier de métaux précieux forgé par l'artisan divin Héphaïstos, lui-même auteur, en cet objet, d'une merveille.

Mais, il y a plus. L. Febvre a développé une voie d'approche de l'insularité qui servira de guide à cette enquête : "Car l'idée que les peuples, que les groupes politiques, petits ou grands, se font de leur situation géographique et de ses caractéristiques et de ses avantages ou inconvénients, c'est elle en définitive qui importe et elle peut être d'ailleurs tout à fait inexacte, ou ne plus répondre en rien à la réalité..." (7). En effet, la pensée vit de représentations, et, si les Grecs ne furent pas tous des insulaires, il importe de souligner que les plus anciens poèmes conservés par les Grecs, l'*Illiade* et l'*Odyssée*, furent composés dans un milieu insulaire ou de presque-îles, en Egée orientale. Comment, dès lors, l'île, *nèsos*, fut-elle perçue par les Grecs ?

Si les Hellènes distinguent bien *èpeiros*, la terre ferme ou la terre continentale, de *nèsos*, l'île, ils tissent aussi entre ces deux notions des liens d'analogie dont Hésiode rend compte : "Salut donc à vous, habitants de l'Olympe, à vous aussi îles et continents, ainsi qu'aux flots marins entre vous épandus"(8). La mer, quienserre totalement l'île ou partiellement le continent, soutient l'analogie entre les deux termes, parce que le poète est l'héritier d'une tradition présentée par Homère qui dépasse la différenciation entre île et continent : le fleuve Okéanos roule ses eaux, parfaitement circulaires, autour de la Terre. *Gaia*, îles et continents confondus, est alors insulaire. Strabon a développé beaucoup plus tard la pensée homérique en la systématisant et en voulant la mettre en harmonie avec l'évolution des représentations de la Terre (9). "Que le monde habité soit une île, c'est d'abord l'expérience sensible qui nous force à l'admettre" ; la formation même des îles ou des continents confirme pour Strabon ces vues : "il n'est pas possible que des blocs de lave et des petites îles puissent être soulevés, et pas de grandes îles ; que des îles le soient, et pas des continents !". Dans tous les cas : "c'est la mer

au premier chef qui décrit la terre et lui donne sa forme, façonnant des golfes, des océans, des détroits, et conjointement des isthmes, des presqu'îles, des promontoires" (10) ; toujours l'analogie, mais transformée en expérience sensible. Toutefois, concession aux cartes ioniennes et aux conceptions issues d'Anaximandre et des savants de l'époque hellénistique, "le monde habité y constitue une île en forme de chlamyde", et "il faut représenter la terre par une sphère comme l'a fait Cratès, en isoler le quadrilatère, et, dans les limites de celui-ci, disposer la carte géographique" (11). Du disque, dont la métaphore était le bouclier, à la chlamyde sur une sphère, c'est l'histoire de l'insularité de la Terre qui s'inscrit dans un laps de temps qui va de l'*Illiade*, le plus ancien témoignage écrit, à la production philosophique.

Revenons à l'analogie établie par Hésiode entre île et continent. Elle trouve un prolongement dans les difficultés des Grecs pour appréhender le Péloponnèse. L' "île de Pélops", cette presqu'île, peut, selon Hérodote, par un mur bâti sur l'Isthme de Corinthe, se transformer en un monde clos, séparé du reste de la Grèce, à l'image de l'île entourée par les flots (12). Thucydide, durant ce même Ve siècle, reproduit un discours de Périclès opposant la très maritime Athènes, autre péninsule, mais qui se doit d'organiser sa stratégie selon un mode insulaire, au Péloponnèse, pays de ruraux qui ignorent les choses de la mer (13). Au contraire, plus tard, Strabon explique qu'il faut se servir, pour décrire le Péloponnèse "de la mer comme moyen d'identification... On peut dire que le Péloponnèse est l'acropole de la Grèce entière ; outre, en effet, l'éclat et la puissance des nations qui habitent cette région, la seule configuration de la Grèce suggère déjà ce rôle éminent, diversifiée comme elle l'est en un grand nombre de golfes et de caps et, ce qui est le plus notable, de vastes péninsules qui forment une succession continue où chacune tient à sa voisine" (14). Image intéressante qui associe point haut et insularité dans une construction en miroir où le Péloponnèse est une réduction de la Grèce.

Si l'on veut cerner la subtilité du concept d'insularité chez les Grecs, il faut donc recourir à l'indispensable point de départ : Homère. Une première constatation s'impose alors : la description de la nature insulaire se trouve dans l'*Odyssée* et non dans l'*Illiade*. Cette enquête va donc commencer par la description

physique de l'île. Or, il apparaît rapidement que la narration respecte certaines formules, qui semblent codifiées par la tradition orale, pour orienter le réalisme de la description de l'insularité vers son expression métaphorique : l'*omphalos*, nombril, mais aussi bouclier. L'île n'est plus désignée par son nom de *nèsos*, mais par des métaphores qui constituent un véritable langage symbolique : *omphalos* ou *rhinos*, la peau de boeuf tendue qui entre dans la confection du bouclier (15), suffisent aux Grecs pour signifier l'île. Le symbolisme de la description insulaire entraîne, de plus, son alliance avec d'autres symbolismes, selon les caractéristiques de la "pensée sauvage". Ainsi l'étude de l'insularité supposera-t-elle celle des symbolismes insulaires. Ceux-ci auront alors rendu nécessaire un retour à l'*Iliade* : le bouclier d'Achille, conçu et fabriqué par Héphaïstos, n'est-il pas une source d'inspiration pour le poète de l'*Odyssée*, un fil conducteur pour comprendre l'importance du phénomène insulaire dans l'*Odyssée* ? Car, si l'*Iliade* et l'*Odyssée* procèdent d'un héritage poétique oral, la mise en forme que nous possédons sous le nom d'Homère semble bien supposer l'existence de deux poètes, le second, celui de l'*Odyssée*, connaissant et interprétant le premier, celui de l'*Iliade*. C'est pourquoi, toutes les fois que cela a été nécessaire, cette recherche a distingué fermement les deux poètes, mais, lorsque l'un ou l'autre faisait appel à la tradition épique commune, il a semblé plus simple de conserver les expressions traditionnelles de poésie homérique ou d'Homère. En dehors de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, d'autres poètes, héritiers de l'*épos* ou des traditions mythiques, ont permis de compléter cette enquête sur l'insularité : les *Hymnes homériques*, Pindare ou Callimaque. L'ensemble permet de dégager une image parfaitement cohérente de l'insularité aux époques homérique et archaïque, c'est-à-dire un espace à l'usage des dieux et des hommes, perçu en fonction des règles qui régissent les sociétés divine ou humaine, en particulier, pour cette dernière, en fonction de l'idéal héroïque.

NOTES

Les traductions sont données en général dans la *Collection des Universités de France*, et les modifications signalées en notes.

Les recherches bibliographiques ont été arrêtées à la fin de 1987.

Les abréviations sont celles de l'*Année philologique*.

Les noms et les noms propres d'origine grecque utilisés dans la langue française sont donnés selon la graphie française, pour les autres une transcription simplifiée a été adoptée.

Introduction

- (1) P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, Histoire des mots*, Paris 1983, I, p. 41 ; II, p. 725, on y trouvera une analyse complète qui n'a pas pu être citée ici.
- (2) P. ROBERT, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris 1959, IV, p. 37-38 ; 1953, I, p. 926.
- (3) Cl. LEVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris 1962, p. 28 ; autres citations, p. 29, 31.
- (4) P. ROBERT, *op. cit.*
- (5) L. FEBVRE, *La terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris 1922, p. 248.
- (6) J. BLACHE, Les particularités géographiques des îles, *Pages géographiques*, Gap 1963, p. 207-08.
- (7) L. FEBVRE, *op. cit.*, p. 271.
- (8) HESIODE, *Théogonie*, 963-64.
- (9) Selon P. PEDECH, *La géographie des Grecs*, Paris 1976, p. 160 et s., Strabon professe un "culte aveugle pour Homère qui lui fait rejeter les apports d'Eratosthène" ; Cl. NICOLET, *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris 1988, p. 76 et s.
- (10) STRABON, *Géographie*, I, 1, 8 ; 3, 10 ; II, 5, 5 et 6, 17.
- (11) *Id.*, II, 5, 6 et 10.
- (12) HERODOTE, VIII, 40.
- (13) THUCYDIDE, I, 141, 3 ; 142, 5-9.
- (14) STRABON, VIII, 1-3.
- (15) Cf. *infra* : I, A. 2.